

## **Discours prononcés le 16 juin 2007 au Lycée militaire d'Aix-en-Provence**

Le 16 juin 2007, avait lieu la cérémonie militaire clôturant l'année scolaire et précédant la traditionnelle remise des prix, sous la présidence d'honneur du général de brigade aérienne Gratien Maire, commandant l'École de l'air de Salon-de-Provence, lui-même ancien élève du lycée de 1973 à 1978 et en présence des autorités civiles et militaires du pays d'Aix dont, entre autres, Mme le député maire, M. le sénateur Picheral et M. Kert, député de la circonscription. L'association des AET était présente, la délégation conduite par notre président général, le médecin général inspecteur (2s) Michel Desgeorges, accompagné de son 1<sup>er</sup> vice-président, le général (2s) Alain Boyer, ancien élève d'Aix (1957-1965), comprenait bien évidemment nombre d'AET de la région PACA et des régions avoisinantes dont plusieurs présidents de section.

Mme Kremer, proviseur, après avoir citer Victor Hugo et fait quelques « considérations philosophicodramatiques » présenta le plus jeune des professeurs de l'année 2006-2007, M. Grégory Coste, professeur agrégé d'espagnol, chargé de faire le discours traditionnel de la cérémonie de remise solennelle des prix dont voici la teneur.

Messieurs les officiers généraux, Mon colonel, Madame le proviseur,  
Mes cher(e)s collègues, Mesdames et Messieurs, Chers élèves,

En consultant fébrilement les « annales » des allocutions précédentes de mes "collègues-martyrs", eux aussi immolés sur l'autel de cette cérémonie de remise des prix en raison de leur jeune âge et de leur récente nomination, j'ai noté l'insistance avec laquelle revenaient dans les discours l'appréhension et le stress qu'un tel moment signifiait. Bien sûr, je n'ai pas la prétention d'y faire exception, mais je voudrais dire aussi le sentiment d'honneur et de fierté qu'un tel témoignage de confiance me procure.

J'ai donc le plaisir d'enseigner l'espagnol en classes préparatoires au lycée militaire d'Aix-en-Provence depuis quelques mois seulement, mais j'ai déjà pu apprécier les nombreux bienfaits qu'offre cet établissement à ses enseignants, mais aussi et surtout à ses élèves. Et c'est bien à eux que je voudrais m'adresser, pour saluer leur travail, leur discipline, l'esprit de solidarité et de camaraderie dont ils font preuve, même dans les classes de concours, le sens de l'exigence qu'ils ont en partage et comme naturellement. C'est pour eux que nous sommes ici réunis, pour célébrer cette fin d'année qui est ou sera marquée par de belles réussites pour la plupart, par des réussites ajournées ou sur liste d'attente pour quelques autres, mais qui reste l'aboutissement de plusieurs mois de labeur, scandés par des moments d'allégresse comme de tristesse, de certitudes et de doutes...

Puisque j'en étais à parler du sens de l'exigence de nos élèves, je voudrais vous soumettre l'exemple littéraire (pardon par avance à ceux que les « élucubrations de lettrés » ne passionnent guère) d'une vocation sans faille à un idéal d'exigence poétique qui invite à l'admiration ou à l'imitation, bien au-delà de la sphère raréfiée de la poésie où, à vrai dire, peu d'entre nous évoluent aujourd'hui.

À ce niveau-là de mon discours, je dois vous avouer que j'ai longtemps hésité sur ce dont j'allais vous parler ; je sais que d'aucuns auraient souhaité que je fasse un sort au Quichotte, cela s'impose presque pour un professeur d'espagnol, ou que je vous parle de flamenco - voire que je me risque à improviser quelques pas devant vous - ou enfin que je vous délivre des astuces inédites pour réussir à tous les coups sa paella faite maison ! Eh bien, n'en déplaise à tous ceux-là, c'est sur un certain poète espagnol, nommé Luis Cernuda, que j'ai finalement jeté mon dévolu. Bien sûr, j'aurais pu m'en tenir à des noms plus fameux de la littérature espagnole, comme Calderón, Lope de Vega, Garcilaso, Góngora, ou à une époque beaucoup plus récente Becquer, Alberti, Garcia Lorca... mais c'est Luis Cernuda qui m'est apparu avec force comme l'exemple le plus flamboyant de l'intransigeance d'une vocation, de la pureté d'un idéal, du désir d'accomplissement d'une destinée unique. Voyons donc qui est cet étrange et assez méconnu personnage.

Cernuda est né à Séville en 1902 d'un père militaire d'origine portoricaine et d'une mère sévillane. Très tôt, dès l'âge de 14 ans, il manifesta une vive sensibilité poétique qui lui fit entrevoir l'existence d'une réalité différente de celle perçue par tous quotidiennement. Cernuda appartient à la célèbre « génération de 27 », une pléiade de poètes espagnols qui demeure le plus beau fleuron qu'ait donné la poésie au XX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, de cette génération il reste un nom assez confidentiel, peut-être en raison de sa pudeur extrême, de son caractère secret et hautain ; il sera toujours plus ombrageux, plus jaloux de son indépendance et de sa solitude. Peut-être aussi en raison de la forme poétique qu'il pratique, pas assez « futuriste » et « moderne », comme le lui reproche la critique acquise alors au débridement expressif des avant-gardes. Car Cernuda n'a jamais sacrifié à aucune mode qu'il n'ait d'abord ressentie comme essentielle à son expression poétique. Rien dans sa poésie ne relève de la manifestation d'habileté technique, tout est affaire de nécessité spirituelle ou physique et d'urgence intime.

C'est en 1936 qu'il donne à toute sa production poétique un titre général, *La Realidad y el Deseo*, auquel viendront s'ajouter ses autres pièces poétiques. Mais 1936 marque aussi en Espagne, comme vous le savez, le début de la guerre civile qui, avec le destin de l'Espagne, va bouleverser le cours de la vie et de l'oeuvre de Cernuda. Dès 1938, Cernuda, qui ne s'était jamais senti nulle part à sa place, choisit l'exil, volontaire et définitif : « impossible, oui, impossible de rester ici / Il faut aller plus loin, toujours plus loin / solitaire jusqu'à la fin / avec

au bout son destin ».

Dès lors, dans ses poèmes écrits au fil de son errance (douloureuse mais aussi fructueuse pour sa poésie) en France, en Angleterre, en Irlande, aux États-Unis et au Mexique éclate, en une émotion contenue, la douleur d'assister à la lutte fratricide et à la ruine de son pays. Jamais il ne rentrera en Espagne, exilé perpétuel, errant dans un monde sans issue aux dimensions de la planète, Cernuda incarne l'image du poète moderne, directement issue des poètes maudits :

« Sigue, sigue adelante y no regreses,  
Fiel hasta el fin del camino y tu vida,  
No echas de menos un destino más fácil,  
Tus pies sobre la tierra antes no hollada,  
Tus ojos frente a lo antes nunca visto. »<sup>1</sup>

Ne pas se trahir au profit d'une destinée plus facile, maintenir son intégrité dans l'adversité, tel est le sens ultime que délivre l'oeuvre de Cernuda.

Jusqu'au bout le poète assume ce qui fut le choix de sa jeunesse ; la poésie restera pour lui l'unique point d'ancrage d'une vie rythmée de départs, de franchissements et de déracinements. Il y a chez Cernuda une profonde imbrication de la vie et de l'oeuvre. Un poème n'est pas pour lui la création d'un objet beau, mais une opération vitale, un moyen de se connaître lui-même, la transformation de l'événement en expérience et la récupération au bout du compte, pendant la durée de l'acte d'écriture, de la disparité entre la réalité et le désir.

Le secret de sa poésie est là, dans cette parfaite sincérité et authenticité. Cernuda ne put et ne voulut être rien d'autre que poète. Il nous faut donc reconnaître la pureté et l'intransigeance d'une vocation hostile à tout compromis, de quelque ordre qu'il fût. Il ne put se résoudre à vivre d'une profession fixe, à s'établir socialement, préférant l'errance et le dénuement, jamais il ne fit d'incursions dans d'autres arts que la poésie.

Dans un poème allégorique intitulé *Desolación de la Quimera*, publié en 1962, soit un an avant sa mort, Cernuda nous livre une longue méditation sur la condition du poète moderne. La Chimère, nous dit-il, source de l'inspiration poétique, aujourd'hui se lamente, les quelques poètes qui pensaient encore à elle s'en sont détournés. Ils sont devenus des poètes à lunettes, dégarnis, édentés qui langent et mouchent leur progéniture en remâchant les critiques de quelque folliculaire :

« ¿ Es que pueden crear en ser poetas  
Si ya no tienen el poder, la loura  
Para crear en mi y en mi secreto ?  
Mejor les va sillón en academia  
Que la aridez, la ruina y la muerte. »<sup>2</sup>

Comment ne pas voir en Cernuda l'une des dernières victimes de cette Chimère à laquelle il se voua corps et âme ?

Retenons donc l'essentiel de l'enseignement que nous proposent la vie et l'oeuvre de Luis Cernuda, dernier poète romantique espagnol qui, à contre-courant de son époque, a su garder intacts son idéal d'une vie selon le bien, une morale personnelle exigeante et un dévouement sans borne à la beauté de la poésie. Cernuda nous lègue ce témoignage édifiant qu'il n'est pas de grande victoire personnelle négociée en menue monnaie de petits sacrifices. Un exemple, donc, que je tenais à offrir à nos jeunes générations, une invitation à la méditation sur le sens ultime de l'engagement, de l'idéal et du sacrifice.

Il est temps maintenant de laisser la place aux réjouissances de cette cérémonie et de rendre hommage à nos élèves, non moins méritants. Je vous remercie pour votre patiente attention et souhaite à nos chers élèves la plus belle des réussites à leurs examens et concours.

Très bonnes vacances à toutes et à tous.

Reprenant la parole, Mme Kremer fait part avec une pointe d'humour de sa lecture d'un certain dossier scolaire ouvert en 1973, celui du jeune Gratien Maire, devenu général de brigade aérienne en ce jour de juin président des cérémonies de fin d'année du Lycée militaire d'Aix-en-Provence.

Voici son allocution.

Je voudrais tout d'abord vous féliciter pour l'excellente tenue de cette cérémonie. Au-delà des qualités de rigueur, de cohésion et d'engagement personnel que vous avez démontrées, c'est un hommage que vous rendez à vos anciens et à vos familles. C'est également une belle manière de remercier vos cadres et vos professeurs à qui vous devez votre réussite et vos succès.

Quand le colonel Padovani m'a demandé si j'accepterais de présider cette cérémonie de fin d'année et de vous dire quelques mots à l'occasion de la remise des prix, je n'ai pas hésité un instant. Tout d'abord, vous en conviendrez tous, parce qu'une cérémonie de fin d'année est toujours plus sympathique qu'une cérémonie de rentrée.

Et puis surtout, parce qu'étant passé au lycée militaire d'Aix-en-Provence (qui



<sup>1</sup> « Continue, continue à avancer et ne reviens pas/ Fidèle jusqu'au bout du chemin et de ta vie / Ne regrette pas une destinée plus douce /Ton pied sur la terre jamais foulée /Ton oeil face au jamais vu encore. »

<sup>2</sup> « Se peut-il qu'ils croient être des poètes / Alors qu'ils n'ont plus le pouvoir, la folie / De croire en moi et à mon secret ?/ Le fauteuil de l'académie leur sied davantage / Que l'aridité, la ruine et la mort. »

s'appelait alors École Militaire Préparatoire) il y a plus de 30 ans (73-78 exactement), j'avais très envie de revivre ce moment où la joie de la fin des cours (certes pas encore des examens et des concours) se mêle à l'amertume de se séparer de ses amis pendant de longs mois.

C'est donc avec un réel plaisir et une grande émotion que je m'exprime devant vous et je remercie le colonel Padovani de m'avoir fait cet honneur.

En préparant cette intervention que j'ai souhaitée franche et directe, je me suis dit : si j'avais la chance d'être aujourd'hui élève au LMA, si j'avais la chance d'être à votre place, qu'aimerais-je entendre de la part d'un ancien ?

D'abord, pourvu que son discours ne dure pas trop longtemps !

Ensuite j'aurais aimé lui poser trois questions : Quel souvenir vous a laissé votre passage au LMA ?

Que vous a apporté le LMA ?

Où cela vous a-t-il conduit ?

Alors, tout d'abord, comment était-ce à mon époque ? Pour vous situer 1973, date de mon arrivée au LMA, c'était la fin de la guerre du Vietnam, le coup d'état d'Augusto Pinochet au Chili, le choc pétrolier, le premier vol commercial d'un *Airbus*, l'inauguration du périphérique à Paris...

Je résumerai le souvenir de mon passage au LMA par un seul mot, simple mais sincère : c'était super.

Nous étions une trentaine par dortoir ; nous dormions dans des lits en fer qui grinçaient affreusement ; nous étions réveillés tôt le matin au son d'un clairon à la musique chevrotante ; pour notre toilette, c'était eau chaude ou eau froide ; nous portions des tenues en treillis vert qui grattaient la peau ; de gros brodequins entamaient la chair tendre de nos pieds peu habitués à ce traitement...

Mais il y avait aussi les activités sportives où nous découvrons le goût de l'effort, les compétitions où nous apprenons les vertus de l'action en équipe pour défendre avec fierté les couleurs du LMA, les ascensions répétées de la Sainte-Victoire, les exercices militaires, les batailles de polochons, les parties de cartes le soir à la lumière des lampes de poche... Je n'en dirai pas plus sinon je risque de me voir privé de sortie cet après-midi par le colonel Padovani, même si je pourrais légitimement invoquer la prescription.

Et puis, il y avait toutes ces traditions que nous cherchions à perpétuer. Les traditions sont nécessaires pour développer et maintenir la cohésion. Elles participent à forger un esprit de camaraderie. Elles renforcent le sentiment d'appartenance à une structure. Mais elles ne doivent pas nous maintenir englués dans le passé ; elles ne doivent pas nous conduire à porter des œillères et faire abstraction de l'environnement.

Elles contribuent au contraire à la construction de l'avenir. Ce sont les racines qui viennent nourrir la fleur qui ne demande qu'à s'épanouir.

Le monde bouge, le monde avance, il faut refuser de rester figé ; il faut regarder loin devant et toujours se remettre en question, chercher à progresser.

Il faut savoir prendre ce qui est bon et rejeter ce qui n'a plus de sens. « Les traditions sont faites à la fois pour être respectées et bousculées » disait Jean d'Ormesson. Et j'espère qu'aujourd'hui vous savez faire vivre ces traditions, vous savez les faire évoluer pour vous ouvrir vers l'extérieur. J'espère que vous refusez de vous enfermer dans des pratiques qui relèvent d'un âge qui n'existe plus, d'un monde qui a disparu.

C'est votre responsabilité, face à vos anciens, et surtout face aux générations qui vous suivent, de faire vivre et respirer les traditions, afin que les jeunes qui arrivent au LMA trouvent rapidement leur place, se sentent accueillis dans leur diversité, développent un sentiment d'appartenance qui ne soit pas exclusif. C'est dans ces conditions qu'ils pourront aborder sereinement leur avenir et servir leur pays sous quelque forme que ce soit.

Deuxième question : que m'a apporté mon passage au LMA ?

Dans cette école de la vie qu'est le LMA, j'ai appris la plus grande richesse de l'homme : l'amitié.

Mes amis du LMA sont encore mes amis aujourd'hui. J'en ai certes perdu certains de vue, mais je sais que la confiance, la connivence sont toujours là ; l'amitié, c'est le partage ; le partage des bons moments, des joies, des fêtes, des rires et Dieu sait si nous en avons connu au LMA.

C'est aussi le partage des moments difficiles, le soutien mutuel. Quand on a un ami, on en est responsable ; on ne le laisse pas s'engager dans une mauvaise voie, on ne le laisse pas dans la difficulté, on ne le laisse pas s'enfoncer dans le désespoir.

Au contraire, on le soutient, on l'encourage, on l'aide à sortir d'un mauvais pas. On l'empêche de faire des bêtises.

Je pense notamment à la pratique de certains jeux stupides qui peuvent mal se terminer. Ne laissez pas quelqu'un se lancer dans ce genre d'expérience, ce serait de l'irresponsabilité. Ne restez pas passifs ou indifférents, ce serait du mépris. Ne laissez pas d'autres l'encourager ou le défier, ce serait de la lâcheté. Quant à ceux qui poussent à l'acte stupide, notamment par goût du voyeurisme, cela devient indigne.

Au contraire soyez attentifs aux moments de détresse. Apportez votre regard et votre écoute. Soyez présents et forts pour aider. Soyez responsables, refusez la lâcheté, condamnez l'ignominie. C'est tout le sens de l'amitié. L'amitié, ce n'est pas seulement d'être avec ses amis quand ils ont raison, c'est surtout de savoir être contre eux quand ils ont tort.

C'est votre responsabilité face aux générations qui vous suivent de faire vivre et de développer cette amitié qui a forgé des générations de « calissons » (c'est ainsi que sont appelés les élèves issus du LMA à l'École de l'air) et qui fait la fierté de vos anciens.

Dans cette école de la vie qu'est le LMA, j'ai également appris à vivre, à vivre intensément chaque moment, à grandir de mes joies et aussi de mes difficultés.

Donnez-vous à fond. Goûtez chaque instant. Vous avez toutes les clés du bonheur à portée de main.

Ouvrez les yeux. Respirez. Écoutez. Croquez la vie à pleines dents.

J'y ai aussi appris à apprendre. Grâce au dévouement de professeurs qui ont consacré leur temps et leur énergie à transmettre leur savoir et leur expérience, j'ai compris que s'instruire constitue un trésor d'une richesse inestimable. Apprendre et découvrir l'homme et le monde par son histoire et ses cultures, par ses représentations mathématiques et physiques, par ses codes linguistiques, représente une chance inouïe.

Pour ceux qui se destinent à une carrière militaire, vous réaliserez rapidement que pour bien commander, pour bien décider, pour être opérationnel et efficace, il faut comprendre le monde qui nous entoure : le monde technique, le monde politique, le monde géostratégique, le monde des relations entre les hommes.

Il faut bien comprendre pour faire les bons choix, prendre les bonnes décisions, car ces choix et ces décisions peuvent être lourds de conséquence pour votre pays, vous-même et surtout pour ceux dont vous aurez la responsabilité.

Cette chance que vous avez de pouvoir vous instruire, bien des jeunes ne l'ont pas, aujourd'hui encore, dans de nombreux pays. Ne gâchez pas ces moments. C'est votre responsabilité aujourd'hui de tirer le meilleur profit de cet enrichissement intellectuel et personnel qui vous est offert.

Dans cette école de la vie qu'est le LMA, j'ai également appris à me forger un caractère et à devenir responsable : « Être homme, c'est précisément être responsable. C est sentir en posant sa pierre que l'on contribue à bâtir le monde » écrivait Saint-Exupéry.

J'y ai découvert le goût de l'effort, du dépassement de soi. J'y ai appris la dignité, le courage. J'ai appris à ne pas avoir peur des difficultés ou de l'échec. J'y ai appris à refuser la facilité. J'y ai surtout appris le respect de l'autre, quelles que soient ses origines, ses convictions, sa nature. J'entends dire que certains contestent la place des filles et plus généralement des femmes dans les armées. À ceux-là, je dis sans détour qu'ils font fausse route. Je les invite à aller voir sur les théâtres d'opérations le travail formidable qu'elles accomplissent quelles que soient leurs spécialités. Je les invite à aller interroger les commandos du Commandement des opérations spéciales et les parachutistes du Groupe des chasseurs parachutistes pris à partie par des rebelles autour de l'aéroport de Birao en Centre Afrique et qui ont été dégagés en novembre 2006 et mars 2007 grâce à l'intervention armée de *Mirage FI* aux commandes desquels se trouvaient de jeunes femmes pilotes de chasse.

Soyez respectueux de l'autre. Refusez l'ostracisme, vous en sortirez grandi.

Dernière question que j'aurais aimé poser à ce grand ancien en lui rappelant au passage que cela fait déjà trop longtemps qu'il parle : où cela vous a-t-il conduit ?

Eh bien, le LMA m'a permis d'aller là où je voulais aller et même au-delà.

« Fais de ta vie un rêve et d'un rêve une réalité », disait encore Saint-Exupéry. Je rêvais de devenir pilote de chasse, de pouvoir sentir et contrôler la puissance de ces avions majestueux qui survolaient régulièrement mon village natal, de mener des combats contre des adversaires souvent imaginaires. Je rêvais de cela comme d'autres de mes camarades rêvaient d'être parachutistes, fantassins ou marins. Et c'est avec une même passion que nous avons partagé nos rêves, confronté nos points de vue et que nous continuons à le faire encore aujourd'hui.

Ce rêve est devenu réalité. J'ai eu la chance de piloter de nombreux types d'avions français (du *Fouga-Magister* au *Mirage*, en passant par le *Mystère* ou encore l'*Alpha jet*), mais aussi étrangers. J'ai survolé au cours d'exercices ou d'opérations de nombreux territoires en Europe, au Moyen-Orient, en Afrique mais aussi aux États-Unis, au Canada, en Russie, et même en Australie.

Au-delà de ce rêve devenu réalité, j'ai connu d'autres expériences qui m'ont procuré d'intenses satisfactions. J'ai étudié un an aux États-Unis où j'ai appris qu'il n'est pas toujours facile d'être un étranger dans un pays aussi ouvert et accueillant soit-il.

J'ai occupé des postes dans des états-majors, dans des ambassades, dans des cabinets ministériels. Partout j'ai connu d'immenses satisfactions.

Mais c'est dans l'exercice du commandement où j'ai connu les satisfactions les plus riches. Celles qui ont laissé les plus belles traces au plus profond de moi-même.

Aujourd'hui, alors que je commande l'École de l'air, je me découvre une autre passion. La passion de la formation. Cette passion qui consiste à transmettre des valeurs, une expérience, des connaissances à des jeunes gens qui ont une flamme allumée au fond de leur âme. Cette passion qui a toujours animé les cadres et les professeurs du LMA.

Et devant vous aujourd'hui, je me dis que quelque part la boucle est bouclée.

Après avoir reçu, il faut savoir donner.

Et vous me permettez de terminer en citant le capitaine Georges Guynemer, héros de la première guerre mondiale, qui disait : « Tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné ».

Je vous remercie de votre attention. Je souhaite les meilleurs résultats à celles et ceux qui sont en période d'examen et de concours et d'excellentes vacances à tous.

*Général de brigade aérienne Gratien Maire,  
commandant l'École de l'air et l'École militaire de l'air, (Ai 73-78).*